

Entre fascination et rejet, l'image de la Bohémienne dans quelques écrits du XIX^e siècle

{ Emmanuelle Stitou *

*

Doctorante en
anthropologie,
Centre
d'anthropologie
LISST-
Toulouse

Au XIX^e siècle, la méconnaissance quasi absolue du monde tsigane favorise les projections fantasmatiques d'une société dominée par la morale et la religion. « C'est ainsi- écrit Bernard Leblon¹- que le monde gitan, le « Gitanisme » ainsi qu'on le dit à l'époque, devient le repoussoir moral du monde « civilisé », « l'antisociété » ». L'attitude à l'égard des Tsiganes qui se caractérise par un mélange de curiosité et de crainte teintée de racisme est renforcée sous le Second Empire par l'arrivée de nouvelles vagues migratoires de Tsiganes d'Europe orientale² dont les « allures bigarrées et déguenillées » contribuent à amplifier l'image « exotique » de cette population venue d'ailleurs, favorisant l'émergence d'une pensée de l'altérité qui imprégnera les mentalités de l'époque et bien au-delà.

Parallèlement, un goût de plus en plus marqué pour les récits de voyages et d'aventures va encourager la multiplication des écrits sur cette population. Des périodiques comme le *Journal des Voyages et des Aventures de Terre et de Mer*, *Le Tour du Monde* (comprenant de nombreux articles du Baron Davillier sur les *Gitanos* d'Espagne et illustrés par Gustave Doré), *Le Monde illustré* ou encore *Les Annales des Voyages*³ offrent des descriptions plus ou moins fantaisistes des Bohémiens, *Gitanos* ou *Tziganes*⁴ de toute l'Europe. Les quotidiens locaux (pour Toulouse : le *Journal de Toulouse*, *Le Télégramme*, *Le Messager de Toulouse* et nationaux *Le Petit Journal*) se font également l'écho d'une telle littérature, en publiant des articles voués à satisfaire l'appétit d'exotisme de leurs lecteurs.

En marge de ces productions, quelques auteurs se lancent dans l'écriture d'ouvrages spécifiquement dédiés à l'étude des Tsiganes. Le statisticien Grellmann publie en 1783 *Die Zigeuner, Ein historischer Versuch über die Lebensart und Verfassung, Sitten und Schicksale dieses Volks in Europa, nebst ihrem Ursprunge*⁵ ; ouvrage qui inspirera largement ses successeurs. Paul Bataillard, licencié en droit entreprend la rédaction d'un livre dans lequel il souhaite étudier « les Bohémiens sous toutes les faces et à tous les points de vue, en accordant néanmoins une attention particulière à ceux qui ont habité et qui habitent encore la France »⁶. En 1848, il fait la connaissance d'un dénommé Michelet qui se présente comme le chef des Bohémiens des Cévennes et obtient de lui des informations sur le rituel du mariage tsigane⁷.

L'étude des Pyrénées et du Pays Basque par les savants de l'époque engendre nombre de portraits des Tsiganes vivant au carrefour migratoire reliant l'Espagne au reste de l'Europe. Bataillard et Jaubert de Passa – « scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales »⁸ – se consacrent à la connaissance exclusive des populations tsiganes⁹, tandis que d'autres comme le philologue Francisque Michel et le docteur Rochas concentrent leurs recherches sur les « parias » et « races maudites » de la région¹⁰, Tsiganes mais aussi Cagots et Juifs. Enfin, l'Anglais George Borrow, écrivain parlant le romani, est l'auteur de quatre ouvrages sur les Tsiganes dont *The Zincali, an account of the Gypsies of Spain*, publié en 1841 et dans lequel Mérimée puisera pour composer le personnage de Carmen¹¹. Le courant romantique du XIX^e siècle va contribuer à mettre en lumière et en mouvement l'imaginaire de la société à l'égard des Tsiganes, ceux-ci incarnant tantôt la liberté, tantôt la déchéance. Sous l'influence du courant de pensée essentialiste qui traverse l'époque, cette vision se racialise fortement, les enfermant dans une série de préjugés – la paresse, le vol, la ruse, la saleté et surtout « l'absence de toute moralité, et surtout de toute moralité sensuelle »¹² – préjugés qui resteront vivaces au cours des siècles suivants.

La construction d'un discours stéréotypé sur les Tsiganes, partant une représentation de l'altérité, vont agir comme un miroir reflétant les problématiques sociales du temps¹³. Berchtold souligne que cette « vision de l'altérité s'exerce surtout à travers le personnage de la Bohémienne »¹⁴. Pensée comme sensuelle, mystérieuse et audacieuse, la Bohémienne exerce la fascination la plus forte sur les auteurs de cette époque, jusqu'à devenir un type littéraire et musical dont la *Carmen* de Mérimée, mais surtout de Bizet témoigne magnifiquement. Pensée comme fière et sauvage, soumise à ses instincts, un peu sorcière, fatale pour elle-même et pour ceux qui l'approchent de trop près, la Bohémienne est toujours du côté d'un féminin excessif, d'une sensualité à fleur de peau dont la danse est le révélateur :

« Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant nous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair. Autour d'elle tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes ; et en effet, tandis qu'elle dansait ainsi, un bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvraient par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature¹⁵. »

TSIGANE ET REPRÉSENTATION

Cette « surnaturelle créature » d'une beauté à la fois diabolique et archangélique, telle est, dépeinte ainsi par Hugo, l'envoûtante Esmeralda dansant sur le parvis de Notre-Dame dans la lueur rougeoyante du feu. Rayonnante de ses seize ans, ensorceleuse malgré elle, sensuelle et chaste à la fois, la Bohémienne hugolienne semble être le reflet littéraire des regards contrastés que portent les érudits de l'époque sur les Tsiganes et sur la sexualité des femmes en particulier. Chastes, « implacablement » ? ou bien prostituées aux « vices splendides » ?

« Entre autres noms infâmes, on les traite de prostituées, alors qu'il n'y a peut-être pas de femmes sur terre qui soient ou aient jamais été plus chastes dans leur propre personne, bien qu'elles encouragent sans cesse la licence chez les autres, dans l'espoir d'un profit. »¹⁶

« Prophétesse qui ne croit pas aux prophéties, médecin qui ne boit pas ses filtres, entremetteuse et jamais prostituée, chanteuse de chansons obscènes qui ne supporte aucun contact obscène. »¹⁷

Les débats sont parfois âpres entre les défenseurs de la chasteté des « Bohémiennes » comme Borrow, et ceux – plus nombreux et plus virulents – qui soutiennent la thèse inverse :

« En Bosnie et en Turquie, les Tziganes qui exercent le métier de bayadères sont fort nombreuses ; leurs talents de courtisanes, leurs « vices splendides », comme a dit une voyageuse excentrique ne concordent guère avec la réputation d'implacable chasteté que des écrivains leur ont faite. Dans les hôtels de Transylvanie, on vous offre souvent une « belle bohémienne » ; en Roumélie, elles remplissaient jadis les maisons publiques. »¹⁸

Bien plus nombreuses que celles des Bohémiennes chastes, les descriptions stéréotypées de Bohémiennes lascives, à la beauté du diable et s'adonnant de façon « naturelle » à la prostitution de l'Europe de l'Ouest au Moyen-Orient, se multiplient ainsi jusqu'à désigner dans le langage populaire une « femme de mauvaise vie »¹⁹ ou « une femme adroite et rusée qui arrive à ses fins par des cajoleries »²⁰. Dans l'esprit des chroniqueurs et écrivains, la débauche des Bohémiennes est la conséquence d'un « avilissement racial »²¹ : « la prostitution, ou du moins une facilité complète chez les femmes, a survécu à leur conversion sociale. Il y a là un besoin particulier du sang ; que nul principe naturel ou religieux ne tempère »²² écrit Bataillard en 1842. A ce principe « naturel » s'ajoute, bien entendu, le



« Fortune telling by cup tossing », gravure sur acier de Nicholas Joseph Crowley (1813-1857)

commerce, l'appât du gain : « les femmes sont à la disposition de quiconque sait se faire bien venir d'elles ou les payer. »²³ Cette dévalorisation de la jeune fille ou de la femme tsigane s'étend tout aussi « naturellement », sous la plume des auteurs, à la parenté :

« Les parents eux-mêmes vendent les faveurs de leurs filles ; on va jusqu'à affirmer que les maris en agissent quelque fois de même avec leurs femmes. En un mot, on regarde comme impossible de trouver parmi les Bohémiens du pays Basque une vierge de quinze ans. »²⁴

Souvent dépeints comme oisifs dans une société dont les valeurs sont intimement liées au travail, pères et maris sont donc complices d'un tel commerce. Les habitudes de vie qu'on leur prête sont violemment dénoncées et la promiscuité que l'on pense régner au sein des habitats déchaîne les fantasmes :

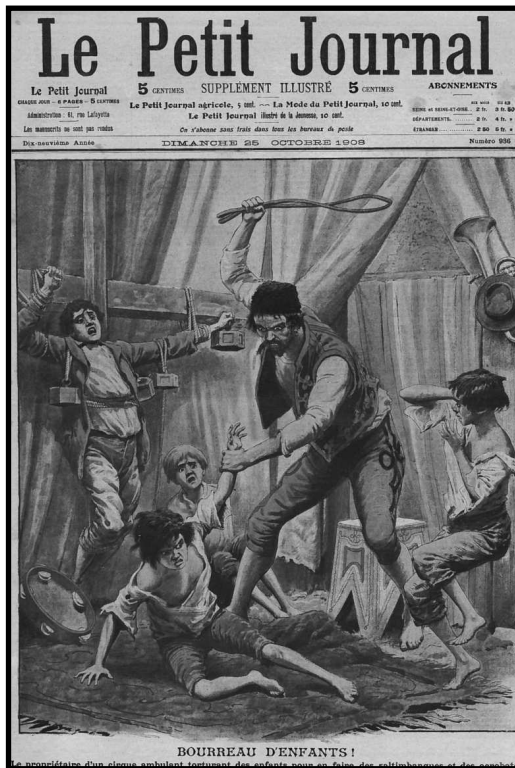
« Il [le Bohémien] vit sous le même toit, sur la même paille ; il se rapproche sans pudeur, dans la plus ignoble communauté : sœurs, frères, pères, enfants, ne connaissent d'autres besoins, d'autres lois que ceux d'une nature brutale et révoltante. »²⁵

TSIGANE ET REPRÉSENTATION

Si les récits d'unions incestueuses et éphémères sont courants, érudits et savants de l'époque ne partagent pas tous cette représentation. Cependant, dans la société bourgeoise et catholique de ce XIX^e siècle où le mariage constitue le pivot et le garant de l'ordre social, les Tsiganes, là encore, servent à penser l'altérité. Relevée maintes fois dans les textes et soulignée, l'absence de rituel religieux pour conclure les alliances laisse à penser que le mariage importe peu à ceux qui ne se soumettent « ni aux lois de Dieu ni aux lois des Hommes »²⁶.

« Il n'y a peut-être d'autre peuple qui contracte des mariages aussi légèrement que les Bohémiens, et qui les célèbre avec moins de cérémonie. A peine un garçon a-t-il l'âge de quatorze ou quinze ans, qu'il commence à s'apercevoir que chez lui les besoins de la nature ne se bornent point à boire et à manger. Comme il ne prévoit aucune conséquence, et que le pouvoir de ses parents ne le gêne point, il forme un engagement avec la fille qui lui plaît le plus, laquelle a communément douze ou treize ans, sans qu'il soit retenu par la considération d'aucun degré de parenté ; mais il a soin de ne jamais prendre une personne qui ne soit pas de sa caste. Les commandements de Dieu lui sont inconnus, et les lois humaines ne peuvent avoir une grande influence sur un homme qui vit continuellement loin de toute société civilisée. Le temps de faire sa cour à la future n'est pas long ; à peine lui suffit-il pour déclarer ses desirs ; et pour y satisfaire, il n'attend pas qu'on l'ait fait passer par les cérémonies nuptiales, dont il s'embarrasse fort peu. Cependant les Bohémiens ne sont entièrement indifférents sur l'article du mariage ; non pour ce qui regarde l'observation de quelques rites religieux, mais par un sentiment de vanité, dans la crainte d'être considérés comme inférieurs à d'autres peuples, s'ils n'adoptoient pas leurs usages sur cet article ; et comme l'âge des époux, ou quelque autre irrégularité pourroit rencontrer des difficultés de la part d'un véritable prêtre, ils s'adressent le plus souvent à quelqu'un de leur propre caste, pour unir le jeune couple. Le mariage étant ainsi consommé, le mari se procure une pierre qui lui sert d'enclume, une paire de pinces, une lime, des marteaux, etc. et se croit forgeron, où s'adonne à tel autre métier que son père peut lui avoir enseigné ; et c'est alors que commence sa vie vagabonde. »²⁷

Ainsi, selon Grellmann, l'acte sexuel fait, sans cérémonie ou presque, le mariage²⁸. Cette pratique n'est pas propre au XIX^e siècle puisque Jaubert de Passa note « (...) dans le seizième siècle, les mariages n'étoient le plus souvent qu'un concubinage avoué par les familles et les chefs »²⁹.



« Bourreau d'enfants »,
Le Petit Journal, supplément illustré, 1908

qui puisèrent dans ces écrits de riches éléments pour leurs récits. Cet aspect désormais spectaculaire du mariage bohémien n'échappa pas à Hugo qui sauve Gringoire de la pendaison grâce au mariage avec Esmeralda³³ :

« Le duc d'Égypte, sans prononcer une parole, apporta une cruche d'argile. La Bohémienne la présenta à Gringoire. – Jetez-la à terre, lui dit-elle.
 La cruche se brisa en quatre morceaux.
 - Frère, dit alors le duc d'Égypte en leur imposant les mains sur le front, elle est ta femme ; sœur, il est ton mari. Pour quatre ans. Allez. »³⁴

Le mariage de ces deux personnages de roman devint même une référence pour expliquer les pratiques matrimoniales tsiganes : « lorsqu'ils se marient, les deux jeunes gens prennent une cruche en terre, la brise, et ils sont mariés justement comme Gringoire et Esmeralda »³⁵. Les descriptions de ce rituel abondent dès les années 1830 :

Quelques récits soulignent qu'« ils s'adressent le plus souvent à quelqu'un de leur propre caste, pour unir le jeune couple »³⁰ ou qu'« ils vont trouver un vieillard de leur tribu »³¹. Ainsi le groupe, par l'intermédiaire d'un médiateur, est donc associé aux accordailles du couple.

Ce rite d'alliance a-t-il semblé si fugace et si transgressif aux commentateurs et érudits de l'époque qu'ils éprouvent le besoin de rapporter dans maints écrits – d'inventer ? – un « vrai » rituel du mariage bohémien ?³² Bien que profane, ce « rituel » dit du « pot cassé » ou de la « cruche cassée » a été souvent « décrit » par les savants du XIX^e, mais également repris par les hommes de Lettres,

TSIGANE ET REPRÉSENTATION

« Lorsque le Bohémien veut se marier, il choisit une jeune fille de sa caste, la conduit devant le chef et lui dit « je veux unir mon sort à celui de ma sœur. – Combien d’années ? – Père, le destin va prononcer. » Alors on fait un rond sur le sol, le Bohémien et la Bohémienne s’y placent et celui-ci prenant un vase de terre le jette, puis compte les morceaux brisés. Les époux doivent rester unis autant d’années qu’il reste des débris du vase. Ce temps passé, ils peuvent convoler à d’autres noces. »³⁶

« (...) Quand parmi eux une femme se mariait, elle se bornait, pour toute cérémonie, à briser un pot de terre devant l’homme dont elle voulait devenir la compagne ; et elle le respectait comme son mari autant d’années que le vase avait produit de morceaux. Au bout de ce temps, les époux étaient libres de se quitter ou de rompre ensemble un nouveau pot de terre. » (Abbé Migne, *Dictionnaire des sciences occultes*, Tome I, Ateliers catholiques du Petit Montrouge, 1846, 535 p., p. 112) .

« (...) Il me suffira de dire que je me suis convaincu de la vérité du mariage au pot cassé, mais que je n’ai pu recueillir aucun renseignement qui m’autorisât à penser que les fragmens du vase comptent tantôt pour des années, tantôt pour des mois, tantôt pour des jours. Les bohémiens qui m’ont donné des détails sur ce point, m’ont tous affirmé, au contraire, qu’ils ne comptaient jamais que par années. » (Bataillard, « Essai sur les bohémiens, à propos d’une nouvelles » in *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, Année 1842, p. 87-109, p. 108)

Dans son *Histoire du mariage*, Westermarck note que « casser de la vaisselle de terre est une coutume du mariage chez les Tsiganes de la Turquie, de la Moldavie, de la Transylvanie, de l’Espagne et de l’Allemagne »³⁷, il ajoute que « les Tsiganes basques contractaient mariage en jetant une jarre vers le soleil et en comptant les fragments »³⁸. Van Gennep – auteur de la traduction de *Histoire du Mariage* de Westermarck – recense les régions françaises où le bris de vaisselle a lieu au cours des noces, sans étudier le mariage tzigane mais en le mentionnant à partir des observations de Westermarck. Il relève le bris de la *terraille* de la maison dans le Languedoc et l’Ardèche méridionale, raison pour laquelle « aux noces, on ne sert que de la vaisselle commune »³⁹. Ainsi, casse-t-on un pot pour que « le mariage tienne », « pour que le mariage soit bon et durable », « pour que l’union soit solide »⁴⁰ ; briser des ustensiles qui servent à manger ou à boire porte

bonheur et le nombre de morceaux peut « servir de moyen de divination et de présage universel »⁴¹. Pour les non-Tsiganes, casser de la vaisselle, c'est solidifier l'union, la rendre durable. D'ailleurs le mariage chrétien est indissoluble par essence. En revanche, les choses sont présentées différemment par les auteurs quand on aborde le mariage tsigane. La vaisselle est aussi cassée, non plus avec le souhait que le mariage dure toujours, mais pour savoir combien de temps celui-ci durera : « ils vont trouver un vieillard de leur tribu ; celui-ci jette à terre un vase d'argile, qui se brise en tombant. Le nombre de morceaux indique celui des années que doit durer l'union des époux »⁴². On casse, puis on compte : « Le mariage bohémien est temporaire. Pour en fixer la durée, les fiancés élèvent un pot en terre en l'air et le laissent tomber : le nombre de morceaux indique celui des années que doit durer l'union »⁴³. Ainsi, à l'instar du mariage chrétien *pour l'éternité*, les unions tsiganes permettent aux époux, passé ce délai, de « convoler à d'autres noces »⁴⁴ et là encore, c'est la Bohémienne et son appétit sexuel insatiable qui tire parti de cette pratique : « Une femme prend donc plusieurs maris à la suite les uns des autres, et il n'est pas rare qu'elle épouse plusieurs fois le même individu après avoir vécu en communauté avec d'autres hommes »⁴⁵. D'ailleurs, dans ce jeu de rôles inversés, où ce n'est plus l'homme qui collectionne les maîtresses, mais la Bohémienne qui accumule les conquêtes, c'est également elle qui formule sa demande en mariage dans une société où il est coutume que ce soit l'homme qui entame cette démarche : « Quand parmi eux [les Tsiganes] une femme se mariait, elle se bornait, pour toute cérémonie, à briser un pot de terre devant l'homme dont elle voulait devenir la compagne »⁴⁶.

Les récits évoquant le mariage du pot cassé se ressemblent tellement que l'on peut se demander si certains auteurs ne se sont pas contentés de paraphraser leurs pairs. Aussi, pour se distinguer, certains s'évertuent à faire des variations sur le thème, noircissant le tableau supposé des coutumes matrimoniales et des mœurs conjugales :

« Cependant l'inconstance est le défaut auquel le Bohémien est le plus enclin : aussi emploie-t-on la ruse pour rester le moins longtemps possible engagé dans les liens du mariage avec la même femme. Pour cela, il laisse tomber le vase sur un sol humide, et rarement il compte plus de deux morceaux cassés. Les enfants qui proviennent de ces unions étranges appartiennent à la caste. »⁴⁷

« Quand les années sont écoulées, on casse un autre vase ou bien on se sépare en se partageant les enfants selon le sexe. »⁴⁸

Enfin, pour terminer, il faut évoquer brièvement un autre type de récit⁴⁹, retraçant l'histoire tragique d'un mariage entre un homme fortuné, souvent d'origine aristocratique, et une bohémienne. La nouvelle s'achève toujours par la fuite de la jeune femme, incapable de vivre ailleurs que parmi les siens, ou par son dépérissement en raison de la sédentarité et de l'enfermement. Ces écrits, comme ceux évoqués précédemment, ont la plupart du temps vocation à démontrer l'échec des tentatives d'assimilation des Tsiganes par la société.

Notes

1 Bernard Leblon, *Les Gitans d'Espagne*, Les Chemins de l'Histoire, PUF, Paris, 1985, 256 p., p. 46.

2 Henriette Asséo, « L'histoire – Au XIX^e siècle : rejet ou assimilation », *Les populations tsiganes en France*, sous la direction de Jean-Pierre Liégeois, Centre de Recherches Tsiganes, Paris, 1981, 80 p., p. 10.

3 Pour n'en citer que quelques-uns.

4 On pourrait réfléchir sur le remplacement, chez ces auteurs - du « S » dans le mot « Tsigane » par le « Z » – lettre plus exotique.

5 von M.H.M.G. Grellmann, *Dessau und Leipzig, auf Kosten der Verlags-Kass*, 1783. La version française la plus connue date de 1810, *Histoire des Bohémiens ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade*.

6 Paul Bataillard, « Essai sur les bohémiens, à propos d'une nouvelle » in *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, Année 1842, p. 87-109, p. 87.

7 François de Vaux de Foletier, « Voyages et migrations des Tsiganes en France au XIX^e siècle », *Etudes Tsiganes*, n°3 1973, p. 1-30, p. 12.

8 Mattes, « François Jaubert de Passa », *La société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, XI^e volume, 1858, p. 426-437, p. 426.

9 Jaubert de Passa est l'auteur en 1827 d'un *Essai historique sur les Gitanos*.

10 Francisque Michel, *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, Tome I, A. Franck libraire-éditeur, Paris, 1847 ; Dr de Rochas, « Les parias de France et d'Espagne- Deuxième partie les Bohémiens » in *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, 1875-1876, II^e série, Tome 5^e, p. 291 à 363.

11 Marie-Claude Schapira, « Les Bohémiens de George Borrow », dans *Le mythe du Bohémien dans la littérature et les arts en Europe*, sous la direction de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 120.

12 Paul Bataillard, « Essai sur les bohémiens, à propos d'une nouvelles » in *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, Année 1842, p. 87-109. p. 98.

13 Les propos tenus à l'encontre des Tsiganes par la bourgeoisie – accusations de vivre dans la promiscuité et la débauche – sont également repris pour



Bohémiens hongrois. Lithographie d'après le tableau de Valerio. Dessin de Gustave Janet, gravure de Verdeil, milieu du 19^e siècle.

TSIGANE ET REPRÉSENTATION

stigmatiser, dans les mêmes termes, les classes défavorisées. Cet aspect mériterait qu'on s'y attarde mais ne rentre pas dans les limites de cette contribution.

14 Jacques Berchtold, « Rousseau et la Bohémienne à marier dans le théâtre comique du XVIII^e siècle », *Le mythe du Bobémien dans la littérature et les arts en Europe*, sous la direction de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 62.

15 Victor Hugo, *Notre Dame de Paris*, France Inter Editions, Bibliothèque du Marais, Paris, 1987, p. 83-84.

16 George Borrow cité par Marie-Claude Schapira, « Les Bohémiens de Georges Borrow », in *Le mythe des Bobémiens dans la littérature et les arts en Europe*, sous la direction de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 117, 384 p.

17 *Ibid.*

18 Tissot, *Voyage au pays des Tziganes (la Hongrie inconnue)*, neuvième édition, Paris, E. Dentu Editeur, 1880, p. 311, 536 p.

19 La Châtre, *Nouveau dictionnaire universel*, Paris, Docks de la librairie, 1865-1870. 2 t. en 4 vol., 1582 p.

20 *Ibid.*

21 Bataillard, « Essai sur les bohémiens, à propos d'une nouvelle » in *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, Année 1842, p. 98.

22 *Ibid.*

23 *Ibid.*

24 *Ibid.*

25 *Journal politique et littéraire de Toulouse*, 1837, p. 1.

26 Bernard Leblon

27 Grellmann, *Histoire des Bobémiens ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade*, Paris, 1810, p. 216-228.

28 Cette pratique présente des similitudes avec le mariage manouche actuel. Un garçon et une fille qui se plaisent se mettent d'accord sur leur union et s'échappent. Ils prennent la fuite puis, au bout de quelques jours, retournent dans leur famille où ils sont considérés comme mariés en raison de la perte supposée de la virginité de la jeune fille. La grande majorité des Tsiganes, quelle que soit leur appartenance, ne se marient pas *légitime*, comme ils se plaisent à dire, c'est-à-dire que l'union n'est pas reconnue civilement, la reconnaissance par le groupe étant le plus important.

29 Jaubert de Passa, « Essai historique sur les Gitanos », *Annales des Voyages*, Paris, 1827, XXXIII, p. 362.

30 Grellmann, *Histoire des Bobémiens ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade*, Paris, 1810, p. 216-228.

31 Résie de (Comte), *Histoire et traité des sciences occultes*, Tome I, Paris, Louis Vivès libraire-éditeur, 1857, p. 148.

32 George Borrow, dès 1841, après ses observations auprès des *Gitanos* d'Espagne, affirme que les jeunes filles se marient vierges et que cette obligation se nomme *lacha* (ce qui signifie virginité en *calo*, langue auparavant parlée par les Gitans). La fiancée devait prouver sa virginité grâce au rite du *dikle*. Cette pratique existe toujours chez les Gitans de France et d'Espagne mais le *dikle*

s'appelle désormais *diklo*, *mocador* ou mouchoir. Le *diklo* est également le foulard que la *bori* (l'épousée/belle-fille rom) porte suite à son mariage, preuve de sa virginité et signe de son nouveau statut

33 Abel Hugo, frère de Victor Hugo, mentionne dans une note de son ouvrage *La France pittoresque* publié en 1835, le mariage à la cruche cassée. Cette évocation pourrait être à l'origine du mariage à la cruche cassée dans *Notre-Dame de Paris*.

34 Hugo, p. 120.

35 Kogalnitchan (de) Michel, *Esquisse sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigains*, 1837, Berlin, Librairie de B. Behr, p. 20.

36 *Journal politique et littéraire de Toulouse*, mardi 7 novembre 1837, « Les cagots et les bohémiens ».

37 Westermarck, *Histoire du mariage*, Tome IV, Mercure de France, Paris, 1938, p. 205-206.

38 *Ibid.*

39 Van Gennepe, *Le folklore français*, Paris, Robert Laffont, p 455.

40 Van Gennepe, 1943, p. 455.

41 Van Gennepe, 1943, p. 454.

42 Comte de Résie, *Histoire et traité des sciences occultes*, Tome I, Paris, Louis Vivès libraire-éditeur, 1857, p. 146.

43 Baudrimont, *Vocabulaire de la langue des Bohémiens habitant les Pays basques français*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1862, p. 24.

44 *Journal politique et littéraire de Toulouse*, 1837, p. 1-2.

45 Baudrimont, *Vocabulaire de la langue des Bohémiens habitant les Pays basques français*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1862, p. 24.

46 Abbé Migne, *Dictionnaire des sciences occultes*, Tome I, Ateliers catholiques du Petit Montrouge, 1846, 535 p., p. 112.

47 *Journal politique et littéraire de Toulouse*, 1837, p. 1-2.

48 Comte de Résie, *Histoire et traité des sciences occultes*, Tome I, Paris, Louis Vivès libraire-éditeur, 1857, p. 146.

49 Souvent sous forme de nouvelles ; on peut citer, entre autres, celle de Sir Edouard B. et de la *gypsy* Mlle Mona, parue dans le *Journal des Voyages* de décembre 1891. On peut rappeler également que dans l'œuvre de Victor Hugo, l'idylle d'Esmeralda et du Capitaine Phoebus tourne inévitablement au tragique.

Bibliographie

Asséo Henriette, « L'histoire – Au XIX^e siècle : rejet ou assimilation », *Les populations tsiganes en France*, sous la direction de Jean-Pierre Liégeois, Centre de Recherches Tsiganes, Paris, 1981

Bataillard Paul, « Essai sur les bohémiens, à propos d'une nouvelle » in *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, année 1842

TSIGANE ET REPRÉSENTATION

Baudrimont, *Vocabulaire de la langue des Bobémiens habitant les Pays basques français*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1862

Grellmann, *Histoire des Bobémiens ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade*, Paris, 1810

Journal politique et littéraire de Toulouse, 1837, p. 1-2

Hugo Victor, *Notre-Dame de Paris*, France Inter Editions, Bibliothèque du Marais, Paris, 1987

Jaubert de Passa, « Essai historique sur les Gitanos », *Annales des Voyages*, Paris, 1827

Kogalnitchan (de) Michel, *Esquisse sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigains*, 1837, Berlin, Librairie de B. Behr

La Châtre, *Nouveau dictionnaire universel*, Paris, Docks de la librairie, 1865-1870. 2 t. en 4 vol

Leblon Bernard, *Les Gitans d'Espagne*, Les Chemins de l'Histoire, PUF, Paris, 1985

Mattes, « François Jaubert de Passa », *La société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, XI^e volume, 1858

Migne (abbé), *Dictionnaire des sciences occultes*, Tome I, Ateliers catholiques du Petit Montrouge, 1846, 535 p

Michel Francisque, *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, Tome I, A. Franck libraire-éditeur, Paris, 1847

Moussa Sarga (dir.), *Le mythe des Bobémiens dans la littérature et les arts en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2008

Résie (Comte de), *Histoire et traité des sciences occultes*, Tome I, Paris, Louis Vivès libraire-éditeur, 1857

Rochas (Dr de), « Les parias de France et d'Espagne- Deuxième partie les Bohémiens » n *Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Art de Pau*, 1875-1876

Tissot Victor, *Voyage au pays des Tziganes (la Hongrie inconnue)*, neuvième édition, Paris, E. Dentu Editeur, 1880

Van Gennepe, *Le folklore français*, Paris, Robert Laffont, 1958

Vaux de Foletier, « Voyages et migrations des Tsiganes en France au XIX^e siècle », *Etudes Tsiganes*, n^o3, 1973, p. 1 à 30

Westermarck, *Histoire du mariage*, Tome IV, Mercure de France, Paris, 1938



Bohémien disant « la bonne aventure », Gravure française, 1794